

convenances, demeure une constante qui traverse tout l'Ancien Régime, tout en étant plus évidente au XVIII^e siècle qu'au siècle précédent. L'amour est alors perçu comme une valeur positive, et la liberté amoureuse l'emporte sur les lois.

Le plan judicieux et parfaitement équilibré que l'auteur a adopté fait de cet excellent ouvrage une savante et agréable synthèse des pratiques amoureuses au XVIII^e siècle, qui se lit comme un roman. Le lecteur voit nettement se dégager les lignes de force des normes judiciaires et surtout leur mode d'articulation et de fonctionnement lorsqu'elles sont appliquées, ou non, dans la vie de tous les jours. L'ouvrage est clairement et sobrement écrit, bien documenté, riche de nombreuses citations à la fois de minutes de procès menés dans diverses provinces de France et d'écrits ou témoignages plus « littéraires ». La bibliographie, très complète, fournit les pistes indispensables pour tout approfondissement d'un point particulier. Je soulignerai le bonheur qui préside au choix des titres, précieux et plaisants guides d'un parcours toujours bien balisé et qui suscite sans faillir l'intérêt du lecteur, sans jamais le perdre dans un détail qui fait parfois de ce genre de livres des labyrinthes où il est possible de se perdre. Le présent ouvrage, tout en satisfaisant parfaitement aux critères de l'honnête érudition et du savoir universitaire le plus affirmé, constitue un très bon exemple de l'adaptation de ces pratiques à un lectorat plus large et moins informé. Je ne saurais trop en recommander la lecture.

Jean-Marc ROHRBASSER

François-Joseph RUGGIU, *L'individu et la famille dans les sociétés urbaines anglaise et française, 1720-1780*, Paris, PUPS, 2007, 540 p.

Au cours du siècle qui a suivi sa publication, l'œuvre de Marx a suscité la parution de nombreux travaux historiques sur la situation et la composition de la classe

ouvrière, des classes populaires urbaines et paysannes. Paradoxalement, ces publications se sont multipliées alors que, à mesure que le XX^e siècle avançait, les prévisions relatives à l'augmentation numérique de la classe ouvrière et à sa domination sociopolitique étaient loin de se réaliser. En réalité, ce qui a caractérisé l'histoire sociale européenne durant le XX^e siècle serait plutôt la consolidation des classes moyennes. Dans cette perspective, les travaux réalisés par J. Kocka en Allemagne à la fin des années 1980 ont ainsi rendu possible l'émergence dans les années 1990 d'une histoire sociale qui se préoccupe surtout de connaître tout ce qui a trait à l'affirmation et au développement de ces classes moyennes au sein de la société allemande contemporaine.

Cette perspective de travail a été adoptée par les modernistes anglo-saxons, comme, par exemple, M. R. Hunt en 1996 dans ses travaux sur la vie familiale et les relations de genre des *middling sorts* dans l'Angleterre des années 1680-1780. Quoiqu'elle suive les mêmes voies, l'œuvre de F.-J. Ruggiu est cependant beaucoup plus ambitieuse dans sa démarche. D'abord, parce que l'auteur propose une analyse comparative de la question sur les deux rives opposées de la Manche entre 1720 et 1780. Ensuite, parce qu'il utilise dans son analyse une multitude de variables qui vont de la formation de la mémoire familiale à la mobilité sociale, en passant par l'étude des solidarités informelles ou celle des éléments-clefs de la culture civique des « classes moyennes » de l'époque. Pour ce faire, le travail a été divisé en cinq parties, chacune d'entre elles étant composée de deux chapitres.

Le livre s'ouvre sur une longue introduction où sont présentés les différents groupes sociaux et professionnels qui forment les *middling sorts* dans les deux aires d'étude. L'une des méthodes employées dans cette recherche consiste à effectuer le suivi longitudinal, durant deux ou trois générations, d'un groupe de familles sélectionnées dans

deux villes anglaises, Canterbury et Newcastle, et dans deux villes françaises, Amiens et Charleville. L'évolution de ces familles, ainsi que celle des individus qui les composent, s'inscrit donc clairement au sein de l'espace social et culturel urbain. L'auteur conserve également la possibilité d'approfondir certains aspects de la question, tels que la mémoire familiale, les relations de genre ou les identités culturelles, en prenant appui sur la notion sociologique d'*agency* ; c'est-à-dire la capacité d'action que possèdent les individus dans le cadre des représentations multiples qui animent chaque espace social et culturel urbain. Ainsi tous ces problèmes sont-ils abordés sans avoir recours aux classiques arbres généalogiques, lesquels nous renseignent finalement peu ou pas du tout sur les représentations des individus à l'intérieur de leurs familles respectives et ne nous offrent presque toujours que des explications équivoques sur les raisons du choix du conjoint ou sur la permanence séculaire de certains métiers au sein de certaines familles. En somme, l'étude de la société ou de la famille ne s'appuie pas ici sur les modèles analytiques classiques préalablement établis par les historiens. Au contraire, l'auteur prétend élaborer une reconstruction des relations sociofamiliales dominantes dans le monde urbain dans le cadre d'une histoire faite et dé faite à chaque instant par les acteurs sociaux eux-mêmes, sans que cela suppose pour autant que leur comportement ne puisse s'inscrire dans des cadres collectifs plus amples ayant leur propre logique et leur propre dynamique sociale.

La première partie de cette recherche s'applique à établir le « sens de la famille » à partir d'une liste variée de sources du XVIII^e siècle. On constate alors que de part et d'autre de la Manche, les contemporains ont non seulement une conception horizontale de la famille mais également une conception généalogique plus ou moins claire, et plus ou moins profonde, de la mémoire familiale. L'importance de la mémoire familiale dans la constitution des

identités individuelles, ainsi que sa forme et sa transmission ou son degré de profondeur chronologique, dépendent notamment de la position sociale de la famille. Morts et vivants entrelacent ainsi leurs intérêts sur la base d'une ligne imaginaire d'actions – qui part du passé, arrive jusqu'au présent et dont on espère qu'elle continuera dans l'avenir – grâce principalement à la constitution d'alliances matrimoniales et à la transmission des patrimoines. Cependant, à chaque génération, cette continuité se trouve menacée par le relatif degré de liberté que possèdent les individus en âge de se marier ou sur le point de transmettre leurs biens. Il apparaît ainsi, par exemple, que l'influence des parents, de la famille ou des connaissances au moment de susciter ou de bloquer une union conjugale, sans être nulle, s'avère loin d'être déterminante.

La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse à l'étude des solidarités et des conflits qui apparaissent au sein de la vie de famille. L'analyse du rôle des mécanismes informels de solidarité, de l'importance des relations familiales horizontales et verticales dans la naissance de nouveaux ménages ou de l'importance, en ce domaine, de la transmission patrimoniale, conduisent à prévenir contre la fausse sensation d'harmonie familiale que distille la littérature morale en usage ainsi que la série de références à l'amour paternel et fraternel contenues dans les actes notariaux. Ces analyses permettent également d'établir que la solidarité à l'intérieur des familles urbaines appartenant aux *middling sorts* était indépendante de la forme qu'adoptaient leurs foyers. Ce que prouvent, par exemple, l'étroitesse des relations intergénérationnelles et les différentes formes d'assistance aux anciens qui, dans chaque pays, scandaient les différents moments du cycle de vie des individus. De même l'ample capacité des membres de la génération la plus âgée à intervenir dans la vie quotidienne de la génération la plus jeune, par leur participation active dans la confection des dots ou par la concession de prêts monétaires et

d'aides matérielles, confirme la force des solidarités.

Dans les chapitres qui forment la troisième partie, l'auteur aborde l'étude du genre et des relations de genre à l'intérieur des familles. L'étude de la situation des veuves à la mort de leur conjoint, de leurs possibilités d'indépendance sociale et matérielle dans un monde fondamentalement masculin et de leurs besoins vitaux dans un espace situé en marge de la stricte sphère domestique, ou encore du rôle des femmes mariées et des femmes célibataires, sont quelques-unes des approches qui permettent de rendre compte du travail des femmes dans et hors du foyer. Malgré leur fragmentation, obstacle à l'écriture d'une histoire globale des femmes des classes moyennes, les sources permettent à l'auteur d'entrevoir une lente tendance à se détacher du monde du travail et à se concentrer sur tout ce qui est lié à la maison et ses environs. Mais cet engagement, pour ainsi dire exclusif dans les « tâches domestiques », ne signifie pas dans la pratique autre chose qu'un engagement voué à la gestion d'un espace économique qui apparaît en fait complexe, ouvert sur l'extérieur, centré sur la consommation mais en rapport avec de nombreuses sphères de la vie socio-productive. Enfin l'analyse des femmes au travail ne s'effectue pas seulement en termes d'accès ou d'exclusion des marchés du travail, mais également en fonction de l'activité propre à chaque système de métiers où le travail féminin adopte une grande variété de formes.

La quatrième partie propose un bilan de la notion actuelle de mobilité sociale en partant du point de vue des contemporains, c'est-à-dire en raisonnant sur cette question en termes d'avantages procurés sur le plan de la stabilité et de la sécurité matérielle – que chacun recherchait avec anxiété. Dans cette optique, il s'avère que les villes constituent indubitablement un laboratoire idéal pour étudier la mobilité sociale, car l'hétérogénéité des destins des

individus y est considérable. L'analyse de l'insertion des logiques individuelles au sein des dynamiques générationnelles de certaines familles permet à l'auteur d'étudier les effets sociaux du maintien ou de l'abandon de certains métiers par ces familles des *middling sorts* anglaises et françaises. Selon F.-J. Ruggiu, il faut distinguer la mobilité sociale en fonction d'une part de l'*amplitude* de la rotation des familles autour d'un même métier (ce qui donne à l'historien l'impression qu'il existe de véritables dynasties professionnelles), et d'autre part en fonction de la *vitesse* de cette rotation (ce qui renvoie le chercheur au rythme de renouvellement des familles dans un métier dans une période donnée). À partir de ces résultats l'auteur reconsidère alors la façon dont les contemporains se représentent eux-mêmes dans leurs propres histoires familiales ; une représentation qui, en sens inverse, conditionne la manière dont les individus comprennent, interprètent et agissent sur et dans leur quotidien.

Dans la cinquième partie qui clôt le livre, l'auteur prête attention à la participation des classes moyennes urbaines aux organes de gouvernement des villes anglaises et françaises. Leur présence ne se traduit pas par une tendance marquée à investir l'espace politique concentré autour du conseil municipal, mais plutôt à prendre part à une série d'institutions et de pouvoirs qui, à différents niveaux, s'étendent, de manière ramifiée, sur la totalité du tissu social urbain, jusqu'au niveau de la rue. Leur culture civique, nourrie par l'écrit – qu'il s'agisse d'actes de la pratique ou d'ouvrages littéraires – donne sens à leurs actions politiques. On comprend dès lors leur participation aux associations volontaires et aux formes de sociabilité du type corporations de métiers, académies ou loges. C'est grâce à celles-ci qu'ils acquièrent – et ils en jouent – le capital social qui leur permet de s'installer, de demeurer et de bénéficier à moyen terme du fonctionnement des réseaux sociaux urbains. Tous ces éléments, ainsi que leur relation particulière à la propriété, permettent aux membres de

ces *middling sorts* de construire leur identité sociale dans les dernières décennies l'époque moderne.

Au total, voilà un livre qui interprète par une approche différente quelques-uns des schémas conceptuels classiques et des problèmes traditionnels de l'histoire sociale de la famille de l'époque moderne de ces dix dernières années.

Isidro DUBERT

Robert LARIN, *Canadiens en Guyane, 1754-1805*, Paris, PUPS, 2006, 392 p.

Robert Larin, déjà auteur d'une *Contribution du Haut-Poitou au peuplement de la Nouvelle-France* (Éditions d'Acadie, 1994), porte son regard sur un mouvement migratoire inverse, celui des Canadiens qui passèrent en France entre 1754 et 1770 (environ 4 000 personnes), et plus précisément sur ceux qui furent redirigés vers la Guyane, au nombre de 92. L'effectif réduit appelait une enquête prosopographique, qui nous est livrée ici. Les notices individuelles de Canadiens déportés de Louisbourg en 1758 (21), d'émigrants canadiens passés en Guyane entre 1763 et 1765 (65) ou encore de Canadiens passés en Guyane après 1765 (9) constituent l'essentiel des abondantes annexes (environ 80 pages) qui complètent un texte, lui-même assez court, de 160 pages. Une liste codifiée permet plus synthétiquement de repérer les Canadiens passés en Guyane, issus de classes populaires, officiers militaires ou membres de l'élite, nés ou non au Canada. Les circonstances de l'arrivée en Guyane et leur destin ultérieur (leur situation en 1770) font également l'objet d'un bref résumé.

L'auteur ne se contente pas de compter les migrants qui ont alimenté l'exode dit de la Conquête. Ce qu'il fait cependant avec minutie dans un chapitre II, qui mène de la capitulation de Québec en septembre 1759 jusqu'au Traité de Paris (1764), et même un peu au-delà. Il existe d'ailleurs à leur sujet une base de données (BDEC), comptant

près de 1 800 inscriptions, qui continue de s'accroître. Un relatif consensus tourne aujourd'hui, semble-t-il, autour d'une évaluation de 4 000 migrants, pour une population de 70 000 à 80 000 habitants. Les historiens se sont longtemps disputés pour savoir si l'élite avait massivement migré ou non, et si l'on pouvait parler d'une véritable « décapitation » sociale. L'examen au microscope du parcours des migrants qui ont fui le conquérant britannique pour rejoindre la France puis la Guyane, offre l'occasion de mesurer la participation des élites (chapitre V), d'examiner les différentes voies d'émigration (chapitre VI), et de tracer leur destin ultérieur (chapitre VIII). Mais auparavant, l'auteur expose quelle a été l'entreprise de colonisation de la Guyane (chapitre III), et quelle fut la « contribution » canadienne à cette entreprise (chapitre IV). Le chapitre IX, enfin, montre comment la Guyane a été perçue au Canada.

La Guyane, colonie de plantation esclavagiste, ne comptait à l'époque que 6 550 habitants, et à peine 750 blancs. Le ministre Choiseul voulut en faire une place de ravitaillement et d'appui, et trouva que les Canadiens et Acadiens réfugiés feraient de bons candidats pour la colonisation de la Guyane. Largement improvisée, cette entreprise qui concerna entre 14 000 et 16 000 colons fut une véritable hécatombe. Robert Larin s'appuie ici notamment sur les travaux de Bernard Cherubini, et sur d'autres encore, pour aboutir à un total d'environ 11 000 décès en quelques mois. Les ex-habitants de Nouvelle-France furent un peu moins touchés, car ils n'avaient pas séjourné dans les camps de rassemblement en France, où les épidémies avaient débuté. Reconnaître et identifier 92 Canadiens au milieu de ces milliers de colons, venus en nombre des Pays rhénans et d'Alsace, n'a pas été chose aisée. D'autant que ces migrants, déjà partis une première fois de Nouvelle-France, s'avèrent ensuite très mobiles. Certains, à peine arrivés en Guyane repartirent. Beaucoup sont morts